

guillotine encore! une guillotine de province, vieille et sale comme un juge au parlement.

Par un beau soleil de Provence, sa tête impériale tomba sous le couteau de la guillotine : le sang de Napoléon jaillit sur le pavé.

Un jour que le bourreau était venu à Marseille pour acheter une meilleure lame et deux ais plus solides, un jeune homme, on me permettra de ne pas le nommer, reçut de la part de Tard... une casquette.

C'était celle qui devait couronner le minaret de la Mecque, et rallier la civilisation de l'Orient.

LÉON GOZLAN.



LES MUSÉES EN PLEIN VENT.



On doit regarder comme un des plus notables agréments de Paris toute la jouissance qu'on peut s'y procurer pour rien. C'est une des villes du monde où le pauvre s'amuse le plus, et, parmi ces plaisirs qui s'offrent gratis à un chacun, les boutiques de gravures occupent incontestablement un rang fort distingué.

Les boulevards, les passages, les quais, particulièrement le quai Voltaire et le quai Malaquais,

sont des espèces de galeries populaires, d'expositions permanentes, où les amateurs trouvent sans cesse à se récréer. Ce n'est pas comme le Louvre et le Luxembourg qui ne s'ouvrent au public que le dimanche; ce n'est pas comme le salon des peintres modernes qui revient une fois tous les trois ou quatre ans : les magasins d'estampes sont là tous les jours et pour tout le monde. Point de suisse ni de factionnaire qui vous observe; s'y arrête qui veut; personne n'est repoussé, pas même celui qui porte une casquette au lieu d'un chapeau, une veste au lieu d'un habit. Je ne connais guère de plaisir moins aristocratique et qui réalise mieux, pour un moment, la chimérique égalité des philosophes. Le millionnaire est coudoyé par le mendiant, l'homme de génie supplanté par le garçon perruquier : en un mot, c'est un nivellement parfait, une promiscuité plus que saint-simonienne.

Une seule chose m'intrigue, je l'avoue, quand je songe à un magasin d'estampes : comment le marchand peut-il vivre ? Ou je me trompe fort, ou ce commerce-là doit donner de maigres profits. Je comprends très-bien qu'un marchand de comestibles étale ses denrées, son gibier, ses volailles, ses pâtés, ses poissons, ses fruits : s'il s'adresse à la vue, c'est pour tenter un autre sens; il sait bien qu'on ne mangera pas

tout cela avec les yeux. Mais une gravure, c'est différent; tout ce qu'on peut en faire, même quand on la tient, c'est de la regarder. Or, je le demande, est-il probable qu'on ira l'acheter, lorsqu'on est libre de la voir tant qu'on veut, sans qu'il vous en coûte un sou ? Tous les promeneurs se sont fait une douce habitude de cette jouissance économique; ils vont de boutique en boutique, de station en station, et, quand ils ont bien regardé, ils s'en retournent pleinement satisfaits; cela ne leur laisse aucun regret, aucun désir. Remarquez-le, les curieux sont toujours en grand nombre : quant aux acheteurs, on n'en voit point, et c'est précisément là ce qui m'inquiète et m'embarrasse. A moins que la province n'offre de larges débouchés, c'est pour moi un problème que l'existence du marchand d'estampes.

Du reste, si le marchand n'est pas heureux, le passant par compensation l'est infiniment. Je suppose que mon lecteur a plus d'une fois passé dans la rue du Coq, devant la boutique du célèbre Martinet. C'est là qu'on peut juger quel attrait a pour l'homme la représentation de lui-même. Il n'y a presque pas un individu, jeune ou vieux, homme ou femme, désœuvré ou appelé par ses affaires, qui ne s'arrête un moment pour contenter sa curiosité, ou qui du moins ne jette en

passant un coup d'œil scrutateur sur ces vitres bariolées de figures. Aussi la presse y est-elle toujours fort grande. Comme ce musée se trouve dans un quartier singulièrement fréquenté, on s'y précipite avidement, on s'y dispute les places. Il faut faire queue si l'on veut voir, il faut attendre son tour; et, lorsqu'à force de persévérance et de poussades on s'est faufilé au premier rang, lorsqu'on a fini son examen, c'est un autre travail pour sortir de là : on se trouve cerné, bloqué, emprisonné par une épaisse muraille de badauds qu'il faut démolir à coups de coudes, de genoux et d'épaules, avant de continuer sa route; car le Parisien est d'une patience mirifique, des qu'il y a quelque chose à voir; il attendrait des siècles derrière vous, plutôt que de s'en aller sans avoir vu. Et notez que, parmi les regardants, il se trouve parfois de minutieux observateurs qui, sans pitié pour le prochain, restent des heures immobiles devant une gravure, l'étudient dans tous ses détails, la savourent avec une lenteur allemande, sans se soucier le moins du monde des malheureux qui aspirent à leur succéder.

Il n'y a qu'un moyen à Paris de circuler librement, même dans la foule la plus compacte; voulez-vous que je vous donne ce beau secret? le voici : c'est d'être maçon, c'est d'avoir ses ha-

bits de travail, une veste et un pantalon tout blancs de plâtre. Ces vestes et ces pantalons-là sont bien connus, je vous en répons, des élégants qui vont à pied. C'est une espèce de fléau qui fait trembler tout le monde : aussi du plus loin qu'on aperçoit un maçon, chacun s'empresse-t-il de se détourner et de lui laisser le passage libre; il n'a jamais besoin, lui, de s'écarter de sa route; sans crier gare, il se fait faire place. La presse est-elle grande, on se tient à distance; on fait cercle autour de lui comme autour d'un pestiféré. Il peut, tout en déjeunant, regarder à son aise les caricatures; personne ne le touche, et, s'il veut se retirer, il verra le flot de l'assistance s'ouvrir respectueusement devant lui. La cause de tout cela est sa redoutable veste, épouvantail des habits propres, attendu que qui s'y frotte, je ne dirai pas s'y *pique*, mais s'y *blanchit* infailliblement; et, à coup sûr, il y a tels de nos fashionables qui aimeraient beaucoup mieux être piqués, blessés même, pourvu qu'il n'y parût pas, que de voir ainsi leur beau drap, noir ou bleu, poudré à neige en pleine rue.

La foule, suivant moi, est un grave inconvénient qui gâte le plaisir. Aussi n'est-ce pas chez Martinet qu'il faut s'arrêter : il y a tant d'autres étalagistes dont les cartons sont bien fournis, et chez lesquels on peut badauder plus à son aise.

Quelques spectateurs, fort bien; mais il ne faut pas de cohue. Quelle suprême félicité, une fois tous les mois, de rôder, de faire sa ronde, de passer en revue la devanture du magasin d'estampes, pour se tenir au courant des nouveautés! Quelle variété d'objets! des gravures au burin, des lithographies, des aquarelles, marines, paysages, monuments, vignettes, caricatures! tout se présente pêle-mêle et dans un piquant désordre: croquis informes, boutades d'artistes, assortiments de portraits, compositions grotesques, diableries, scènes de caserne et de guinguette, archives de nos mœurs, de nos ridicules, de nos opinions, de nos révolutions. Les anciennes célébrités et les notabilités contemporaines, les princes, les députés, l'Institut, M. Enfantin et Paganini, le duc de Reischadt et le duc de Bordeaux, tous les temps, tous les partis sont là, confondus, forcés de se souffrir et de vivre ensemble.

Ce serait chose curieuse de suivre l'histoire de la caricature, et de voir les révolutions que ce genre a subies dans notre siècle. Quelle immense différence, pour les idées et pour l'exécution, entre ce qui se faisait sous l'empire et ce qui s'est fait depuis la restauration! Comme nos anciennes charges paraissent plates et insipides auprès des délicieuses et bouffonnes es-

quisses d'Henri Monnier, des têtes d'animaux de Grandville, métempsychose si plaisante, et des innombrables bambochades, des tableaux si naturels et si fins du grand artiste Charlet!

Mais, il est temps de le dire, la description de toutes ces œuvres d'art, que chacun connaît et peut voir encore tous les jours, n'est point le but spécial de ce chapitre. Une pensée plus grave m'occupait lorsque je l'ai entrepris: c'est ici, à proprement parler, une réclamation au nom de l'honnêteté et de la décence publique; c'est un réquisitoire, un acte d'accusation contre des hommes coupables que l'autorité semble craindre de réprimer. Tout le monde comprend déjà ce que je veux dire, car tout le monde les a vues ces compositions licencieuses qu'on étale ouvertement dans Paris et qui nous inondent depuis quelque temps.

La vérité exige que nous en fassions la remarque: c'est depuis juillet 1830 qu'on s'est mis à outrager ainsi publiquement les mœurs; non que je veuille tirer de cette date et de ce rapprochement aucune conséquence fâcheuse pour notre révolution; je ne prétends pas lui faire porter la responsabilité de tout le mal qu'on peut commettre en abusant de la liberté qu'elle nous a donnée; mais il n'est pas moins vrai que l'invasion de ces estampes scandaleuses coïncide

avec l'établissement du nouvel ordre politique. Depuis long-temps on n'avait osé porter à ce point l'indécence et le cynisme, et pour retrouver pareil dérèglement, pareil oubli de toutes les lois de la pudeur, il nous faudrait, que sais-je? rétrograder jusqu'au directoire, jusqu'au dix-huitième siècle, jusqu'à la régence.

De tout temps, en effet, il s'est trouvé des malheureux que le besoin ou une imagination dépravée poussait à déshonorer leur plume ou leur burin par des productions licencieuses; mais le public n'en était point scandalisé, et si un marchand se hasardait à vendre des gravures libres, du moins il les vendait en cachette, sous le manteau.

Maintenant, au contraire, les peintures les plus immodestes paraissent à découvert, et cela est venu si subitement qu'il est difficile de n'en pas être frappé. Pour ma part, je doute que l'autorité ait fait son devoir en tolérant si long-temps un pareil dévergondage. Elle laisse publier les gravures qui l'attaquent et la vilipendent elle-même, et de cela on peut la louer, bien que dans ces derniers temps la caricature politique soit descendue aussi à d'étranges licences, et qu'elle n'ait pas craint de faire usage de personnalités; mais bien certainement l'autorité a le droit d'empêcher qu'on ne blesse, comme on le

fait tous les jours, la pudeur et la morale, et ce n'est pas dans cette occasion qu'on l'accuserait d'employer l'arbitraire et de gêner la liberté individuelle. Tous les honnêtes gens, je l'affirme d'avance, l'appuieraient de leur suffrage, et il n'y aurait qu'un cri pour approuver sa conduite.

A son défaut, c'est à nous, particuliers, de faire la police, et je vais l'essayer ici. Je suis même surpris, je l'avoue, de n'avoir entendu encore aucun moraliste, aucun journal élever la voix pour flétrir les excès dont je parle. Il est impossible qu'on ne les ait pas remarqués; il est impossible également qu'on les approuve. Pourquoi donc se taire? Serait-ce qu'on regarde cela comme une chose de nulle importance? Dans ce cas, je pense bien différemment, et c'est pour cela que je prends la parole. Je me porte dénonciateur des outrages qu'on fait chaque jour à la décence; je cite les coupables au tribunal de l'opinion, dont nous sommes tous en tout temps justiciables. Si on les a laissés tranquilles jusqu'ici, je vais leur payer les arrérages de blâme qu'on leur doit. Il ne faut pas que de semblables exemples puissent être donnés impunément; il faut que la pudeur publique trouve un organe et un défenseur, de peur que, si aucune protestation ne se faisait entendre, nous ne parussions tous de connivence avec les délinquants.

Certes, ce serait un grand, un effroyable malheur, si les estampes dont je parle exprimaient la pensée générale, s'il fallait expliquer leur apparition par un besoin correspondant des esprits, si elles avaient été provoquées et inspirées par la corruption intime de nos cœurs, si enfin on les exposait chaque jour avec l'approbation tacite du public. Dans ce cas, je les regarderais comme le plus sinistre des présages.

Mais, je puis bien le dire ici sans être démenti, des gravures libres, publiquement mises en vente, sont de nos jours quelque chose d'étrange, d'intempestif, une sorte d'anachronisme moral.

Il s'en faut bien que tout le monde applaudisse à une pareille impudeur, et il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'impression que les passants en reçoivent : j'ai vu plus d'une fois de bons bourgeois, des pères de famille, d'honnêtes citoyens portant l'uniforme de la garde nationale, que ces estampes scandalisaient profondément, et qui confiaient hautement à tout ce qui les entourait l'impression de leur vertueuse indignation.

Ainsi donc le désordre que j'attaque est loin d'avoir l'approbation publique. J'aime à croire, au contraire, que ce sont là des excès purement individuels; j'aime à supposer, dans ceux qui s'en rendent coupables, de l'irréflexion, du ver-

tige. Quelques écervelés, qui ne savent pas mesurer les conséquences des choses, n'y voient peut-être qu'un badinage, que des joyusetés pardonnables à la rigueur. Peut-être aussi, dans notre siècle industriel où le lucre est la règle de tout, n'est-ce là qu'une spéculation mercantile, une entreprise comme une autre, qu'on espérait voir prospérer et donner de gros bénéfices. J'ignore si on en trouve effectivement le débit, de ces dessins effrontés; mais ce que je sais, c'est que le plus brillant profit est une triste chose, lorsqu'il résulte d'un travail déshonnête, lorsqu'auteur, éditeur, acheteur sont obligés, pour ainsi dire, d'entrer en complicité de crime et en partage d'ignominie. Je ne conçois même guère les marchands comme j'en ai remarqué quelques-uns, qui ont des filles, des jeunes personnes, et qui n'en exposent pas moins derrière leurs carreaux des images libidineuses.

Eh quoi! les promenades seront donc désormais des endroits dangereux, où mille embûches attendront l'innocence et la pudeur! Un père, une mère devront craindre que leurs enfants, à peine échappés des lisières, ne soient fatalement impressionnés par des images lascives! Quelle école, en effet, pour ce premier âge à qui l'on doit tant d'égards, que les gravures qui se pu-